

Le cri de Sharapova

extrait de "Les contes de l'inadapté"
texte intégral disponible sur Kobo.com



crilef.fr

Le cri de Sharapova

1

Quand j'ai rencontré Alizée elle traversait une mauvaise passe dans sa carrière. Je ne sais pas qui a vraiment décidé ; qui est véritablement allé vers l'autre. Je l'ai reconnue dans la rue, j'ai compris qu'elle s'en rendait compte, je me suis attendu à ce qu'elle tourne la tête dans une autre direction mais contre toute attente nous nous sommes rapprochés dans l'espace et il y a eu soudain comme une accélération infinie. Un blanc. Le temps s'est distendu ou contracté au point que je n'étais plus capable d'être conscient de ce qui se passe ni de m'en rappeler. Je me suis retrouvé face à elle dans un coin de brasserie, avec une petite table ronde entre nous à essayer de me concentrer ; au moins déjà d'entendre et puis dans un second temps de comprendre ce qu'elle me disait, de transformer ses mots en évocations identifiables, en autre chose que des formes sonores, de ne pas me laisser parasiter par les éléments extérieurs, les va-et-vient dans la rue à travers la vitre et surtout par toutes les images et idées que j'avais ingurgitées et mâchées ce jour face à mon écran et qui se pressaient, qui venaient se mêler aux phrases d'Alizée et aux images et sensations qu'elle commençait cependant à produire en moi, quand bien même disparates ; le tout formant une sorte de magma en lequel je tentais de lire et en distinguer le minimum syndical pour m'accorder à elle.

J'étais au maximum de mes possibilités, juste capable de faire le tri entre ses phrases à elle et celles du reste du monde. J'y parvenais de justesse, en me disant qu'elle devait me prendre pour un fade, que j'étais à la limite du ridicule de ne pas mieux goûter cet instant, cette rencontre avec une sportive de haut niveau que j'apprécie depuis longtemps et dont je connais si bien la carrière, ne pas en profiter pour briller, pour lui démontrer mes connaissances dans sa partie, pour la séduire. Je me disais qu'elle ne s'était pas encore levée de sa chaise par pitié pour moi ou par gentillesse. Je me

2

sentais lamentable d'être seulement capable de l'écouter en étant à la limite de vaciller dans mon esprit et de n'avoir d'autre issue que de fuir à toutes jambes si elle s'en rendait compte.

J'étais loin de réaliser qu'elle appréciait cette attitude justement, cette sobriété, cette écoute exclusive, quand bien même un peu forcée, un peu rigide, ce dont elle devait s'apercevoir sans s'en formaliser. Qu'elle l'appréciait d'autant plus que c'était exactement ce dont elle avait besoin à cet instant, et que ce que j'ai pris pour une limitation, un handicap, mon attitude réservée à l'extrême, lui avait plu au point qu'elle en voudrait encore, qu'elle aurait envie, rapidement de surcroît, de me revoir.

Je n'ai vraiment pas dit grand chose. J'ai seulement écouté parler de problèmes d'entraîneur, d'entraînements, de tournois, de défaites et il y avait du lourd, comme dans les histoires de famille. Elle est toujours revenue au coach, à son coach, elle ne s'en est éloignée que pour prendre son élan et mieux y retourner. A plusieurs reprises, elle m'a parlé comme si elle s'adressait à lui ; elle me traversait pour l'atteindre. A travers moi, elle lui a dit ce qu'elle ne lui avait pas encore dit mais aurait bien aimé. A moi c'était possible parce que je ne suis pas lui et aussi parce que je n'étais pas grand chose à ce moment, juste un peu de matière corporelle molle et disparate, une gestuelle de visage, un vaste espace mental dont elle ne pouvait qu'en sous-estimer le flou et puis un effort de solidification, de présence, qu'elle a pris pour une acceptation, une incitation à me dire ce qui lui plaisait. Elle n'a pas dû savoir qu'en moi se déroulait un autre combat, celui du choix entre deux mondes, un tiraillement qui accapare beaucoup d'énergie. Il m'en est resté quand même un peu pour elle, assez pour l'entendre dire par exemple, dans un de ses moments d'égarement les plus vifs, en regardant le mur juste dans mon dos comme si son coach y était fondu dans le plâtre :

- Tu n'es pas dans ma tête, tu ne sais pas ce qui s'est passé. Ce n'est pas comme ça qu'il faut me mettre la pression.

Et puis finalement se calmer un peu, se repositionner sur la chaise, boire une gorgée de café et m'expliquer :

- Il me reproche de m'être déconcentrée au moment de conclure et c'est vrai que c'est arrivé ; mais c'est de sa faute du moins en partie. C'est justement

au moment de conclure, que je me suis mise à penser à lui putain, c'est à ce moment que je me suis dit si je ne conclus pas le match maintenant il va me le reprocher comme à une gamine, il va me dire que j'avais le match en main et que je ne pouvais pas le perdre et c'est justement parce que je me suis mise à penser à sa réaction si je lâchais le match à ce moment, que je me suis déconcentrée et que j'ai perdu le fil de la partie. Ce n'est pas normal de perdre un match parce qu'on pense à son coach. Normalement, c'est l'inverse, un coach doit nous apporter de la tranquillité dans les moments cruciaux mais là c'est exactement le contraire, dès que je pense à lui, j'angoisse et mon état s'empire. Si je pouvais appréhender des actes et des réactions plus compréhensifs et respectueux de sa part, je me crisperais moins dans les moments délicats. C'est à cause de lui que j'ai perdu le match, c'est mon coach qui m'a fait perdre une fois de plus. C'est pas normal.

Je la laissais parler, je ne commentais pas, je la laissais lire sur mon visage ce qu'elle voulait mais au bout d'un moment, je me suis mis à penser que ce n'était pas suffisant de faire seulement acte de présence, que je gâchais cet événement, que je n'y étais pas à la hauteur et que cela devenait presque injuste. Il fallait que je dise quelque chose, quelque chose d'assez fort pour au moins exister un peu, que si nous ne nous revoyions jamais, ce qui me semblait écrit à cet instant, qu'au moins elle se souvint de moi, que je lui aie laissé une marque. Je n'allais pas lui raconter ce que je fais dans la vie, elle était aux antipodes de s'y intéresser et cela m'arrangeait car je n'avais vraiment pas envie de lui expliquer la quasi inexistence de mon quotidien. J'en suis venu à lui poser une question évidente, qu'il me semblât à ce moment qu'elle ne s'était pas vraiment posée ce qui peut paraître dingue, qu'il aurait fallu qu'elle se soit déjà posée, juste avant que l'on se quittât, avant que chacun d'entre nous ait repris sa trajectoire, le fil des déplacements séparés que nous venions de quitter pour former provisoirement un entremêlement. Sur un ton choisi qui n'appelait pas de réponse, du moins immédiate, du moins à moi-même, il s'agissait presque d'une question d'ordre général, je lui demandais :

- Mais pourquoi restez-vous avec ce coach, pourquoi ne le quittez-vous pas ?

Je l'ai revue deux jours plus tard, elle ne me regardait pas exactement de la même façon. Je l'ai trouvée bien faite esthétiquement, mieux encore que dans le café, sans défaut. C'était peut-être dû à la lumière extérieure ; nous étions en fin de journée.

Nous avons marché côte à côte et je n'ai pas dit grand chose encore une fois mais elle non plus. Le peu de paroles qu'elle prononça ne concernait pas le tennis au début, mais je savais que ça allait venir. Elle ne m'avait pas convié à ce rendez-vous pour autre chose, pensais-je. Nous avons marché sur des trottoirs relativement larges sans nous préoccuper de notre direction, de savoir si nous avons un objectif spatial en vue. Dans cette grande ville, en dépit de sa dimension, nous arriverions bien quelque part. Le bruit de fond de la circulation meublait nos silences et nous croisions des centaines d'individus sans leur parler, sans vraiment les voir. Nous étions au chaud dans notre petit duo. Nous ne nous regardions pas souvent mais, même sans se regarder, quelque chose d'invisible nous attachait et nous tenait ensemble. Le temps passait et je ne savais plus quelle heure il était. C'était un moment de transition, le moment où les lampadaires sont sur le point de prendre le relais du soleil, le moment où de nouvelles ombres par millions vont faire leur apparition. En réalité, je n'ai pas l'habitude de marcher, je n'ai pas l'habitude de ce monde et je me sentais presque drogué. Il me semblait marcher à reculons dans le monde réel, je marchais à reculons avec Alizée et les gens passaient autour de nous en marchant quant à eux droit devant, dans la direction qui semblait la seule valable.

Alizée m'a sorti de cette sensation bizarre de marche à reculons. Après un long silence, comme si elle venait de se repasser toute notre première discussion, qu'elle avait pris tout le temps de cette marche quasi silencieuse pour le faire et arrivait au moment dans le film où je prends enfin la parole ou bien comme si sa réponse s'était égarée et avait eu du mal dans ses cheminements intérieurs à trouver la sortie, la bouche d'émission, elle a répondu à ma question qui restait encore en suspens. Elle m'a dit d'une voix un peu faible, un peu fragile, que c'est difficile de se débarrasser de lui. Car il n'est pas seulement son coach, il est aussi son *amoureux*.

Alizée n'est pas la première célébrité que je rencontre dans ma vie. J'avais à peine 20 ans quand j'ai parlé avec Jean Dujardin. Il devait avoir dans les 19 ans, nous avons presque le même âge. C'était à la fin d'un spectacle de café-théâtre, dans une petite cave parisienne. Je connaissais une fille qui s'appelait Agnès, elle avait monté une troupe de théâtre amateur avec lui et quelques autres. Ils faisaient des sketches tous ensemble et puis chacun jouait sa partie solo. J'avais bien aimé la prestation solo de Dujardin. Après le spectacle, j'étais allé lui parler et je lui avais dit que je trouvais qu'*il avait du talent*. On ne peut pas trouver plus clichée comme formule mais il ne m'en a pas voulu, au contraire il m'a souri avec candeur, le même sourire généreux qu'on lui connaît, avec la petite dent légèrement de traviole sur la droite de la mâchoire. Il y avait beaucoup de chose dans ce sourire, cet instant fugace qui a duré quelques secondes. Il y avait sa gentillesse de me mettre à l'aise moi qui faisais l'effort de lui donner un retour sur son travail, il y avait aussi déjà tout son orgueil, celui d'un grand artiste qui ne peut que donner son assentiment à une assertion aussi véridique, cliché ou pas cliché ; et il y avait bien d'autres choses encore. Oui j'en suis sûr, ce sourire dont j'ai eu la primeur par hasard racontait en cet instant toute sa vie passée et future, tout ce qu'il était. Plusieurs décennies après, ce sourire n'a pas beaucoup changé, il s'est stabilisé, entériné, mais son corps par contre a doublé de volume, j'exagère à peine ; assis à ses côtés sur un siège en plastique du court central du tournoi de Paris Bercy, ses voisins directs le savent.

Je suis juste en-dessous à quelques têtes. Je ne sais pas ce qui me prend, je ne suis jamais venu sur un court de tennis assister à un véritable match, je ne suis pas dans mon état normal, je dis n'importe quoi il me semble, j'ai tellement vu de matchs sur mon ordinateur que je ne fais plus le distinguo, je ne suis plus sûr de savoir où je suis, je suis persuadé que ce qu'il y a autour de moi m'appartient, Jean Dujardin m'appartient c'est un fait, les spectateurs aussi, les juges de lignes, les ramasseuses de balles, tout ça c'est à moi et bientôt les joueuses qui vont arriver sur le terrain pour jouer leur deuxième tour également. Moi qui suis plutôt timide et introverti, je ne suis plus moi-

même en ce moment, je m'adresse à Jean Dujardin, l'acteur oscarisé lui-même, sans précaution, je lui dis que moi aussi j'ai passé mon enfance à Plaisir, la petite ville de banlieue parisienne de sa jeunesse, il tourne la tête vers moi sans desserrer les dents, je lui dis qu'on se connaît, que je l'ai vu à ses débuts, qu'il n'a pas tant changé que ça à part la musculation, je lui demande s'il se rappelle de moi, s'il se rappelle d'Agnès, de Sophie, de la cave... Je lui dis que je l'ai vu sur scène alors qu'il n'était absolument pas connu et que j'ai décelé son talent dès le début, que ça ne m'étonne pas qu'il ait du succès, je l'avais prédit, je lui dis tout ça en étant persuadé qu'il va me regarder comme des décennies auparavant et m'offrir de nouveau son grand sourire généreux avec la petite dent de traviole comme cerise sur le gâteau et qu'une fois qu'il l'aura fait je me sentirais bien, vraiment bien... alors je le regarde et j'attends.

Mais rien ne se passe. Il ne m'a pas reconnu, il ne m'a pas souri. Je me demande même alors s'il m'a vu, s'il m'a entendu. Je le fixe de nouveau du regard. Il a tourné la tête, sans bouger les mâchoires ; pas le moindre millimètre. C'est fini, il ne fait plus attention à moi, je n'existe plus pour lui, pire que ça même : je n'existe pas. Les joueuses entrent sur le terrain.

C'était mon premier match *en vrai*. Avec des vraies joueuses, des vrais ramasseuses de balles, de vrais bruits, des vrais voisins qui consultent leur smartphone, se lèvent, se rassoient, un vrai soleil dans les yeux et... enfin une victoire d'Alizée. On se voit après le match, elle m'accroche le bras et me dit avec des yeux de folle :

- Je te félicite pour cette victoire !

Et de m'expliquer que cette victoire est un peu la mienne, comme celle de tous ses fans et des gens présents qui l'ont encouragée. Oui car j'y étais avec elle, pas sur le terrain physiquement mais presque, j'ai mis de l'énergie de présence, de l'attention... Elle me dit ça sur un ton légèrement ironique, un ton nouveau, que je ne lui connaissais pas, que j'apprécie d'autant plus qu'il révèle son état positif de l'instant. Puis elle change de visage et me regarde plus timidement. Elle m'avoue que ma présence en particulier, plus que celle de tout autre supporter, l'a vraiment aidée. Cela lui a fait du bien que je sois présent. Sur les points difficiles, les moments où habituellement elle se

crispe, elle a repensé à nos discussions, à mon ouverture d'esprit, à mon écoute. Elle n'a pas réagi comme elle faisait d'habitude d'appréhender la réaction de son coach mais a pensé à moi, à la possibilité de me parler de tout, que j'y serais ouvert. Et cela l'a aidée à se calmer pour mieux jouer le point suivant.

3

Je me demande si le coach d'Alizée est vraiment son amoureux ou si elle m'a dit ça pour se débarrasser de la véritable question : faut-il le conserver en tant que coach ? Une question légitime que je lui posais, qu'elle aurait dû se poser elle-même sans intervention extérieure puisque ses résultats tennistiques sont décevants. Je me demande s'il n'y a pas entre Alizée et son coach en réalité une relation ambiguë, un lien malsain mais solide dont elle n'arrive pas à se défaire et pas une relation amoureuse classique comme elle tente de me faire croire. Je me demande si elle n'espère pas de moi autre chose que ma seule faculté d'écoute, qu'un libre accès à mon attention...

me contacter crilef@free.fr pour lire la suite